

Serge Daney et le tennis

Passer la balle, passer la parole

L'amateur de tennis : critiques, 1980-1990 par Serge Daney,
Édition P.O.L., 271 p.

André Roy

Number 137, June–July 2008

Sport et cinéma : jeu de puissance

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21403ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, A. (2008). Review of [Serge Daney et le tennis : passer la balle, passer la parole / *L'amateur de tennis : critiques, 1980-1990* par Serge Daney, Édition P.O.L., 271 p.] *24 images*, (137), 32–32.



SERGE DANEY ET LE TENNIS PASSER LA BALLE, PASSER LA PAROLE

par André Roy



L'amateur de tennis reprend les chroniques écrites par Serge Daney pour *Libération*, de 1980 à 1990, sur les tournois de Roland-Garros, Wimbledon, Bercy. Daney y parle de Boris Becker, Björn Borg, Jimmy Connors, Chris Evert-Lloyd, Steffi Graf, Henri Leconte, Ivan Lendl, Hana Mandlikova, John McEnroe, Martina Navratilova, Yannick Noah, Gabriella Sabatini, Mats Wilander; du jeu, des arbitres, du public. Comme dans tout sport professionnel, il y a de l'*entertainment* dont, en premier lieu, les tennismen sont les interprètes principaux. Le décor est posé : le stade. Le son y est : l'effort amplifié des joueurs, la balle qui rebondit, les « oh ! » du public et les applaudissements. Cela ressemble effectivement à du cinéma. Serge Daney, qui se définissait en tant que critique comme passeur – et au tennis, il n'y que ça, des passes –, considérait ce sport comme une métaphore du cinéma; le match était une histoire à raconter :

« Un match, comme un film, est un petit récit. Il peut très bien ne rien s'y passer, comme dans la finale McEnroe-Lewis d'hier (6-2, 6-2, 6-2). On fait les gestes du tennis, l'un gagne et l'autre pas, mais rien n'y fait événement. Un tournoi, c'est déjà un grand récit. Une année de tennis, c'est une vraie saga : il y a 78 grands tournois de par le monde. »

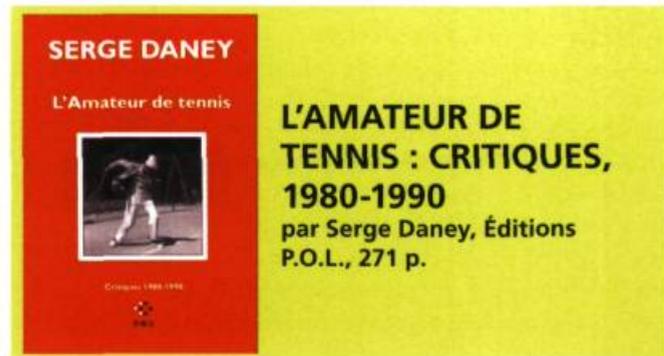
Dans ses portraits, commentaires, descriptions et réflexions, il est évident que Daney était un amoureux de ce sport. Il en connaissait parfaitement les règles, savait analyser pertinemment les bons coups comme les erreurs. Mais la manière qu'il avait d'enregistrer

façon d'être là aussi à l'écoute du monde (le cinéma était le monde pour lui). Le match de tennis est une fable, une mythologie, un chef-d'œuvre d'art : un reflet de l'état de la société.

Serge Daney était entré à *Libération* parce qu'il était plus que perplexe quant à l'avenir du cinéma et de la critique. C'était au début des années 1980, et il est engagé par le quotidien au moment où celui-ci tente de renouveler sa formule; c'est Daney qui créera la fameuse rubrique « Rebonds ». Il en profitera pour écrire aussi sur la télévision. Tout de suite après le Festival de Cannes, pendant dix ans, il s'est dirigé vers Roland-Garros. Peut-être se sentait-il plus à l'aise dans les gradins que dans le bunker cannois. Très à l'aise en tout cas dans la continuité des matches, ne se sentant nullement obligé d'en parler : il pouvait très bien ne rien écrire sur un match qu'il avait vu la veille. Si ce qui se déroulait sur le court l'ennuyait, il discutait alors, selon Jean Harzfeld, de films. C'est peu dire aussi que les flashes et les paillettes ne l'intéressaient pas plus là qu'au cinéma.

Pour lui, un match s'apparentait à un dialogue. Pour ce passeur, dans ce rituel un peu lassant qu'est un match (beaucoup de temps morts), un jeu excellent était celui où le joueur savait communiquer, passer les balles (comme on dit : passer la parole). Une offre, presque un acte de générosité, voire de foi. Avec son œil professionnel exercé depuis de nombreuses années dans les salles obscures, il savait faire la gymnastique étrange que requiert le suivi d'un match. Exigeante surtout : l'œil bouge constamment, vigilant, inquiet, craintif, méfiant même. Et quand un joueur monte au filet, il va vers l'autre, mais, comme le mot nous l'inspire : il fait du montage. Le spectateur fait lui aussi du montage : il se fabrique de l'imaginaire dans les services, les *drives*, les smashes, les passing-shots, les lifts. L'athlète, lui, possède une très grande force de caractère, il s'agit de le psychanalyser, de décortiquer l'échange qu'il tente de poursuivre avec l'autre.

On ne regrette pas la critique de cinéma chez Daney chroniqueur sportif. Avec son écriture toujours aussi rigoureuse, vigoureuse et voluptueuse, dans laquelle se glissaient des pointes d'humour, mais aussi des pointes acérées (il ne pardonnait pas une mauvaise balle), il montrait que le tennis pouvait devenir un pays rêvé – comme un film. Et il continuait à être le passeur pour qu'on y entre.



tous les signes sur le terrain (le joueur, sa technique, sa façon de répondre à son adversaire) ne l'éloignait pas de sa manière de parler des films. Tout y était encore question de devoirs et d'enjeux, et du regard qu'on pouvait y porter. Quelque chose qui tient de la morale – maître mot dès qu'on cite le nom de Daney –, et de la